





# CONFESSIONS D'UN YAKUZA



TADASHI MUKAIDANI

# CONFESSIONS D'UN YAKUZA

Masatoshi KUMAGAI,  
*adjoint de l'administrateur général du clan Inagawa-kai,  
onzième président de la famille Himonya-ikka:  
Kagyô, une philosophie de la distinction*

TRADUIT DU JAPONAIS  
PAR JEAN-BAPTISTE FLAMIN

  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos nom et adresse en citant ce livre  
à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris  
ou  
[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-35887-739-8

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Octobre 2001. Avec le photographe Alexandre Sargos, nous réalisons à Tokyo et Osaka un reportage sur les « repentis » de la mafia japonaise. Depuis quelques années, le gouvernement propose aux Yakuzas de les aider à quitter leurs organisations. Nous croisons des mafieux devenus prêtres, boxeur, auteur de polar... Nous suivons en prison le programme de départ volontaire mis en place par les autorités, nous rencontrons aussi des yakuzas en activité, ainsi que le rédacteur en chef d'une revue tokyoïte qui leur est consacrée, une sorte de « mafia magazine ».

Et ce jour-là, manque de pot pour ce « confrère » et coup de chance pour nous – le « parrain » parlera, lui, de destin, voire de signe divin... – l'une des étoiles montantes du crime organisé nippon, l'un des plus jeunes et prometteurs boss du pays, doit lui rendre visite.

De passage dans le quartier, il compte lui parler de la baisse de qualité de sa revue qui s'éloigne, selon lui, des grands principes des yakuzas.

Masatoshi Kumagai fait son apparition comme dans un... film. Grand, svelte, élégant dans son trois-pièces impeccablement taillé, il est précédé et entouré de ses gardes du corps, cheveux courts et costumes sombres.

Il a alors 39 ans et a été récemment promu Jikisan, soit « fils direct » du big boss de sa famille, un rang que l'on atteint habituellement à un âge avancé dans la carrière... Masatoshi Kumagai dirige son propre groupe, le Kumagai-gumi, qui appartient à l'une des trois plus importantes organisations criminelles japonaises : Inagawa-kai. Fondée en 1949 par Kakuji Inagawa, qui à 84 ans en est encore le président d'honneur, elle est alors dirigée par son fils Yuko.

Inagawa-kai est une pyramide criminelle composée de centaines de familles mafieuses, et forte de 5 000 hommes, Masatoshi en est le plus jeune « boss » – spécialiste notamment des questions militaires.

Après cette première entrevue, pendant laquelle le « courant » est passé, Kumagai nous donne rendez-vous quelques jours plus tard pour une interview suivie d'une séance photo au siège de sa famille. C'est la première fois qu'il se livre et ouvre ses portes aux médias. Il tient à nous brosser un portrait exact de son monde, loin des clichés, et à nous en montrer la réalité,

le plus honnêtement possible. Le parrain, gardien de la « philosophie » yakuza est un fervent défenseur de l'Ottokogi la « voie de l'homme », qui doit imprégner chaque yakuza et du Ninkyodo qui régit leurs droits mais surtout leurs devoirs.

Le quartier général où il nous reçoit occupe un immeuble entier du centre de Tokyo. Lorsque nous descendons de sa limousine allemande siglée à ses initiales en lettres gothiques, qu'un boss d'un rang inférieur lui a offert et qu'il a envoyé nous chercher, une dizaine d'hommes alignés sur le trottoir nous réceptionnent en nous saluant traditionnellement. La discipline est militaire, et le bâtiment dans lequel nous pénétrons, truffé de caméras de surveillance et de portes blindées. À l'intérieur, d'autres soldats et cadres s'affairent. Le dernier étage abrite le vaste bureau de Masatoshi Kumagai, aux vitres également blindées. Les organisations criminelles japonaises ressemblent à des entreprises, mais les conflits ne se règlent pas pour autant devant un tribunal de commerce... Masatoshi Kumagai est très respecté, et il est tout autant craint.

Après ce premier reportage, nous ne nous quitterons plus, jusqu'à aujourd'hui. Au fil des années, Masatoshi Kumagai nous servira de guide dans son monde, nous faisant rencontrer d'autres boss, d'autres familles, d'autres organisations, d'autres pays, levant un peu du voile qui couvre leurs activités, nous permettant

de suivre en direct la transformation des yakuzas et de leur place dans la société. Et nous pourrions mesurer la sincérité de sa démarche qui le place à part dans ce monde séculaire, mais aux traditions et codes de plus en plus galvaudés.

Durant ces vingt ans, nous suivrons les aléas de la vie des mafieux. Nous verrons des hommes disparaître en prison, certains en reviendront et d'autres non, comme ce boss, ancien parachutiste dans les forces d'auto-défense (l'armée japonaise), condamné à mort par pendaison pour avoir placé une bombe sous la voiture d'un rival. Masatoshi Kumagai ne sera pas épargné par les épreuves. Alors que jusqu'ici, nous montions avec lui dans sa « limo », un jour nous avons dû emprunter une voiture à part. Trop risqué pour nous, malgré les caméras installées pour repérer les voitures suiveuses, malgré les trois voitures remplies d'hommes qui l'escortaient habituellement. Yuko Inagawa venait de mourir subitement et sa succession avait déclenché une grave crise interne. Bref, le boss se méfiait. Il en ressortit finalement plus fort.

Lorsque nous l'avons rencontré en 2001, les Yakuzas amorçaient un tournant de leur histoire. Les traditions commençaient à se perdre et le temps où ils régissaient le monde flottant (ainsi que l'on désigne celui de la nuit et de ses plaisirs) et qu'Inagawa-kai

était spécialisé dans le jeu clandestin, était bien loin. Depuis les années 80, ils avaient délaissé les activités traditionnelles pour s'immiscer dans la vie économique et politique japonaise notamment sous la houlette du deuxième boss d'Inagawa-kai, Suzumu Ishii, surnommé alors « Le gangster le plus riche du monde ». Les yakuzas jouaient désormais dans la cour des grands et jonglaient avec les millions de la construction, de l'immobilier, du traitement des déchets, de la bourse, bref des business « légaux » faits illégalement et financés par la manne qui continuait de remonter de la rue via le racket, le prêt usuraire, la protection des quartiers de prostitution, etc.

Un entrisme qui alerta le grand frère américain, ainsi que les autorités locales, inquiets de voir la deuxième économie mondiale tombée aux mains de la mafia nippone. En 1992, le Japon promulgua sa première loi anti-gang et dès lors, leur monde vascilla. Le contrat social qui les liait aux autorités, en résumé : « Vous ne touchez pas les citoyens, vous ne perturbez pas la société, et en contrepartie vous êtes quasiment reconnu comme un mal nécessaire »... fut rompu.

Et les autorités ne relâchèrent pas la pression. Au fil de ces dernières années, les lois pour les contrer se sont multipliées.

Face à la répression grandissante, les yakuzas ont commencé à se « mafieuser », entendre à la manière

italienne, c'est-à-dire à vivre dans l'ombre, eux qui jusque-là s'affichaient au grand jour. Les bureaux officiels existent encore, les yakuzas exhibent toujours leurs cartes de visite frappées des armes de leurs organisations, mais leur nombre a drastiquement diminué, (Inagawa-kai compterait aujourd'hui officiellement 3 600 membres). Les pyramides criminelles préfèrent travailler avec des associés, moins visibles de la police, et nombre de yakuzas ont préféré quitter un monde qu'ils ne pouvaient plus affronter et les candidats à la vie (très rigoureuse et traditionnelle) de mafieux japonais se font aussi plus rares.

Mais comme le dit Masatoshi Kumagai, cette crise agit comme une sélectionneuse naturelle, permettant l'élimination des plus faibles et confortant ceux qui résistent malgré tout, l'« esprit de l'homme » chevillé à leurs corps tatoués.

## Glossaire

**aniki** (兄貴): littéralement « grand frère » ou « aîné », membre d'un clan le plus âgé et/ou désigné comme chef au sein d'un sous-groupe, sous l'autorité de l'*oyabun*.

**cadet ou petit frère** (*shatei* 舎弟): membre d'un clan sous l'autorité d'un *aniki* et d'un *oyabun*.

**heya-zumi** (部屋住み): période durant laquelle une recrue du clan vit dans un appartement ou tout autre logement possédé par celui-ci.

**ikka** (一家): suffixe signifiant « famille » ou « maison », accolé au nom de certains clans.

**Inagawa-kai** (稲川会): le « clan Inagawa », basé à Tokyo et Yokohama, est l'une des trois plus importantes organisations yakuzas du Japon en termes d'effectifs.

**jikisan** (直参): littéralement « vassal », terme historique repris pour désigner une recrue ayant échangé directement le saké rituel (*sakazuki*) avec l'*oyabun* de son clan.

**kagyō** (稼業): métier, activité ou travail permettant de

subvenir à ses besoins, dans le monde légal comme dans le milieu yakuza. Par extension : le milieu yakuza.

**kai** (会) : suffixe signifiant « association » ou « société », souvent traduit par « clan » dans le contexte yakuza.

**kashimoto** (貸元) : littéralement « prêteur ». Titre que possède celui qui dirige un clan, synonyme d'*oyabun*.

**ketsumochi** (ケツ持ち) : littéralement « qui ferme la marche », surnom donné à celui qui a la charge de régler les problèmes causés par des subordonnés.

**kobun** (子分) : littéralement « protégé, fils adoptif ». Désigne tout membre qui dépend d'un *oyabun*.

**kumi** (gumi après un nom) (組) : suffixe signifiant « groupe » ou « bande », courant dans les noms de clans yakuzas.

**mikajime** (みかじめ) : taxe qu'un établissement (bar, restaurant...) situé sur le territoire d'un clan doit à celui-ci en échange d'un service de protection.

**nawabari** (縄張り) : territoire d'un clan yakuza.

**ninkyôdô** (任侠道) : l'esprit chevaleresque ou code d'honneur du yakuza, lointainement hérité du bushidô, au centre duquel se trouvent les valeurs d'entraide et de sens du sacrifice.

**otokogi** (男気 ou 侠気) : « esprit viril », valeurs qui doivent animer un homme dans le milieu yakuza (honneur, courage, sacrifice...).

**oyabun** (親分) : terme générique désignant le « parrain » d'une organisation yakuza.

**sakazuki** (盃): « coupe de saké » et, par extension, la cérémonie d'intégration au clan. La recrue ayant achevé son apprentissage est invitée à échanger une coupe de saké avec l'*oyabun* lors d'un rituel codifié.

**Sumiyoshi-kai** (住吉会): le « clan Sumiyoshi », basé à Tokyo, est la deuxième organisation yakuza la plus importante du Japon en termes d'effectifs.

**yakuza** (ヤクザ): littéralement « huit, neuf, trois », soit la pire main qui soit à un ancien jeu de cartes, le terme désigne à l'origine les inutiles et les exclus avant de nommer les membres des organisations mafieuses. Historiquement, celles-ci se forment à partir de deux groupes distincts : des confréries de joueurs professionnels (les *bakuto* 博徒) et d'autres, de colporteurs et de camelots (les *tekiya* テキヤ). Les autorités japonaises se réfèrent de nos jours à ces organisations via les termes de « groupes violents » (*bōryokudan* 暴力団) ou de « forces antisociales » (*hansha-kai-teki seiryoku* 反社会的勢力).

**Yamaguchi-gumi** (山口組): le « groupe Yamaguchi », basé à Kōbe, est de loin le clan yakuza le plus important du Japon en termes d'effectifs.



PROLOGUE

L'homme qui foula  
le tapis rouge



Tout a commencé au milieu du mois d'avril 2017 avec le coup de fil d'un ami :

– Cela te dirait de rencontrer un cadre du clan Inagawa ?

Parmi les ouvrages que j'ai écrits figurent quelques manuels de psychologie du combat inspirés des techniques yakuzas. Cette entrevue collait avec le thème, et l'ami en question songeait qu'elle me serait utile un jour.

– De qui s'agit-il ?

– De Masatoshi Kumagai, le onzième héritier de la famille Himonya-ikka\*.

– Celui de Cannes ?

– Exact.

Masatoshi Kumagai...

Kumagai apparaît dans *Young Yakuza*, un documentaire français projeté hors compétition au Festival de Cannes 2007.

Jean-Pierre Limosin, le réalisateur, y décrit le quotidien au sein de la pègre japonaise. À l'époque, M. Kumagai était à la tête du Kumagai-gumi, ou clan Kumagai, et travaillait au bureau exécutif de la dixième génération de la famille Himonya-ikka ; il avait fait sensation dans les médias japonais et étrangers en tant que premier yakuza en exercice à fouler le tapis rouge de Cannes. Deux sociétés de production de cinéma nippones avaient affiché leur volonté de distribuer le documentaire, mais avaient finalement renoncé, l'époque étant au renforcement des contrôles légaux contre les « forces antisociales ».

Cela faisait déjà longtemps que le nom de Masatoshi Kumagai revenait à mes oreilles. Devenu cadre moyen supérieur du clan Inagawa-kai à seulement trente-deux ans, puis *jikisan* (du même clan à trente-neuf – un record –, cet homme semblait prometteur).

Toutefois, il se vit rétrogradé en 2006 à la suite de querelles de succession au sein du clan Inagawa-kai. Puis, au terme de six années de purgatoire, c'est sous l'égide de Kiyota Jirô, président et cinquième héritier du clan, qu'il fit son come-back et redevint *jikisan*, avant d'intégrer, en avril 2018, le bureau exécutif du clan Inagawa-kai en tant que bras droit de l'administrateur général.

Ce Masatoshi Kumagai s'était distingué à un âge précoce par son élan redoutable, avait chuté, foulé le

tapis rouge de Cannes après un temps de purgatoire, puis faisait aujourd'hui figure de poids au sein de son clan... Voilà à peu près tout ce que je savais de lui quand mon ami m'a passé ce coup de fil.

## Yakuzas et business

Je me suis donc rendu au bureau de la famille Himonya-ikka, situé dans le quartier d'Ôimachi, à Tokyo. On m'a fait passer au troisième étage, puis entrer dans le bureau du président : là, Masatoshi Kumagai, ledit président, m'a accueilli, debout. Costume gris sur chemise blanche et cravate unie de même ton. Il a répondu à mes salutations en se courbant du haut de sa grande taille.

– Je vous en prie, asseyez-vous, m'enjoint-il poliment en me désignant le canapé d'un geste prompt.

Il est alors, d'après mes sources, âgé de cinquante-six ans.

Ma première impression est que je me trouve face à un homme d'affaires.

Le bavardage va bon train quand je lui demande comment il perçoit l'époque actuelle, qualifiée d'« hiver des yakuzas » à cause de la loi antigang\* et des arrêtés d'exclusion des groupes violents\*.

– Les temps sont durs, entame-t-il. Ça, c'est une certitude. Cependant, cette « période hivernale » opère

une sorte de sélection naturelle : les chefs de clan qui se reposent sur leurs lauriers et ne s'adaptent pas disparaissent. Nombre de groupes s'éteignent, et beaucoup de yakuzas ne s'en sortent plus. C'est un peu comme si les difficultés agissaient comme un révélateur, décapant la rouille qui recouvre la surface des choses et dévoilant le métal en-dessous. Ce que cela questionne, ce n'est pas l'époque, mais la façon dont les plus haut placés de chaque organisation se conduisent dans la tourmente. Ce que cela questionne, c'est notre propre façon de vivre.

Ces mots m'ont surpris. En effet, jusque-là, tous les yakuzas que j'avais rencontrés pensaient la situation actuelle en termes binaires : « les autorités *contre* les yakuzas », sans qu'un seul ne remette exclusivement en question son milieu, et plus particulièrement sa « façon de vivre ».

Je me souviens d'un chef de clan du Kantô qui, au sujet de cet « hiver » yakuza, tenait les propos suivants :

– Si on se fait davantage serrer la bride, on n'aura plus qu'à entrer dans la pure clandestinité<sup>1</sup>. Et est-ce que ça profiterait seulement au pays ? Peut-être que ce serait une bonne chose d'y réfléchir au moins une fois, non ?

1. Cette remarque peut surprendre, mais les yakuzas ne sont pas des groupes clandestins : ils ont même à peu de choses près pignon sur rue. Certaines de leurs activités seulement sont clandestines.

Ou encore de ce yakuza du Kansai qui s'indignait :  
– Nous aussi on a des droits !

Masatoshi Kumagai, lui, ne critiquait pas l'époque et ne se lamentait pas non plus sur son sort. C'était un réaliste qui profitait de la situation actuelle pour remettre en question sa propre conduite.

Durant mes années en tant que journaliste pour des hebdomadaires, j'ai eu maintes fois l'occasion d'interviewer des directeurs d'entreprises haut placés à la réputation irréprochable. Ils me faisaient part de leurs rêves, me dévoilaient les moyens à mettre en œuvre pour les concrétiser, puis soulignaient les obstacles à franchir pour parvenir à leurs fins. Ces visions qu'ils me décrivaient étaient dénuées d'autocomplaisance ; ces hommes étaient des réalistes forcenés.

J'ai reconnu chez Masatoshi Kumagai un tempérament similaire. Les chefs d'entreprise et les boss de clans yakuzas ont beau officier aux antipodes les uns des autres, ils ont un point commun : ils doivent manager des organisations. Comment larguer les voiles quand le vent est favorable comment manœuvrer quand il est contraire, ou qu'on navigue en pleine tempête ? Même ceux qui siègent au sommet de la pyramide de leur entreprise ont démarré en bas de l'échelle : ils ont dû se hisser là où ils sont à la force des bras. C'est pareil chez les yakuzas où le fait de gravir les échelons est qualifié de « distinction ». Ainsi, yakuzas et hommes d'affaires ne diffèrent que du point de vue sociétal

car, du sommet à la base, les deux pyramides – celle du monde légal et celle du monde illégal – se correspondent en tous points.

## Les débuts de l'interview

Je me suis rendu au bureau du Himonya-ikka à plusieurs reprises.

Chaque fois, j'interviewais M. Kumagai pendant près de deux heures. Nous abordions une foule de sujets : sa vision du travail, d'abord, puis la critique de l'organisation, du rôle de leader, les techniques de relations humaines, sa vision de la vie, ses contradictions, les absurdités du métier, les liens interpersonnels... M. Kumagai se basait sur sa propre expérience et me laissait rebondir selon ce que ses réponses m'évoquaient.

Après les querelles de succession au quatrième parrain du clan Inagawa-kai, il avait été rétrogradé. Et ensuite il vécut une période difficile. Voilà ce qu'il m'a déclaré :

– On a voulu me tenir à l'écart, on m'a « servi le riz froid », comme on dit<sup>1</sup>, mais je ne l'ai jamais mangé. J'avais faim mais je n'y ai pas touché.

1. « Se faire servir du riz froid » est une expression japonaise signifiant « être mis à l'écart ».

La vie est faite de coups durs c'est vrai. Mais on rencontre parfois des personnes qui vous aident. C'est une course à pieds joints où l'on trébuche aussi souvent qu'on est soutenu. Les défaites sont tantôt d'ordre professionnel, tantôt dues à la dynamique du clan ou aux relations humaines. L'important n'est sans doute pas d'éviter la chute, mais de réagir de manière appropriée une fois celle-ci survenue.

Un an environ après ma première visite au bureau, j'étais bel et bien convaincu que le parcours de yakuza de M. Kumagai, ainsi que le message qu'il veut véhiculer, seraient utiles à tout le monde : ils peuvent contribuer à notre façon d'appréhender les difficultés de la vie. M. Kumagai est toujours en fonction : il officie en tant qu'administrateur général adjoint de l'Inagawa-kai. Si les livres donnant la voix aux yakuzas s'étant retirés du milieu sont pléthore, aucun ne laisse parler un président de clan toujours en exercice.

Lorsque je lui ai fait part de mon idée de publier le récit de son parcours, M. Kumagai m'a demandé un temps de réflexion.

Sa réponse m'est parvenue deux semaines plus tard :

– Je suis d'accord. Même si me lancer dans ce projet alors que je suis toujours en activité n'est certainement pas très sensé... On risque de s'apercevoir de la piètre étendue de mes compétences et qualités !

Ainsi ai-je pu commencer à entreprendre une série d'interviews en bonne et due forme. En comptant les

rencontres et arrangements préalables, nous nous sommes vus à quatorze reprises, et avons discuté plus de trente heures.

M. Kumagai n'a pas toujours voulu devenir yakuza. Il est tombé dedans en suivant les méandres du destin.

Sa mère a fondu en larmes lorsqu'il s'est fait tatouer le dos.

Quarante ans se sont écoulés depuis. Quarante années durant lesquelles il a parcouru le monde des affaires sans relâche, comme si sa vie en dépendait.

Les traces de son parcours, sa vision de la vie, serviront sans aucun doute de « philosophie de la distinction » aux grands dirigeants et autres hommes d'affaires – voilà la certitude qu'a acquise l'auteur de cet ouvrage.

Tadashi MUKAIDANI

*Masatoshi Kumagai*  
*Kagyô*  
*Une philosophie de la distinction*



## CHAPITRE 1

# Accepter son destin



## Le journaliste français

Quiconque accepte positivement les rencontres de hasard comme émanant du « destin » sera convaincu que toutes ces rencontres étaient nécessaires pour façonner ce qu'il est aujourd'hui.

Même si leur issue se révèle déplaisante, mieux vaut les accepter et s'en servir comme appui pour se hisser toujours plus haut. Chacun est libre d'appeler cela « pensée positive » ou « moyen d'accepter sa situation », mais en bon réaliste, Masatoshi Kumagai considère ces rencontres comme des manifestations du destin, indépendamment de leur issue bonne ou mauvaise.

Ainsi résume-t-il sa vision des choses :

– Tout le monde connaît des tournants dans sa vie. Tantôt on rougit de honte, tantôt on exulte quand la chance nous sourit... Et c'est pareil pour les yakuzas. Parfois, on a l'impression d'avoir choisi la vie qu'on

mène de son propre chef, mais en réalité, les rencontres qu'on a faites sont plutôt le fruit de la « fatalité », et on n'est pas parvenu là où on se trouve sans le moindre détour ou écueil. C'est ce que je me dis parfois en songeant à mon passé.

« La vie est imprévisible » : ce lieu commun s'impose lorsque l'on prend conscience qu'une rencontre *a priori* bonne se révèle néfaste, et *vice versa*. En somme, on ne peut jamais définitivement savoir quelles rencontres nous profitent ou nous nuisent. Pourtant, d'aucuns tentent de faire le tri parmi les gens avec qui ils tissent des liens par pur intérêt. Pour Kumagai, ces calculs intéressés sont vains. Peut-être parce que l'expérience lui a appris qu'une rencontre est comme une pierre jetée dans un lac : les rides qu'elle provoque sont autant d'ondulations à la surface de la vie, aux débouchés imprévisibles.

Pour savoir comment un chef de clan yakuza en activité en est venu à fouler le tapis rouge de Cannes dans sa veste à col Mao, il faut remonter au début de l'automne 2001, époque de sa rencontre avec Jérôme Pierrat en visite au Japon.

Un soir, Kumagai se trouvait à son bureau quand il reçut l'appel d'une connaissance évoluant dans le milieu des médias :

- *Quelqu'un que je connais souhaiterait vous rencontrer.*
- De qui s'agit-il ?

– *D'un Français. Un journaliste. Il est au Japon pour enquêter sur les yakuzas, j'aimerais beaucoup vous le présenter.*

– Pour une interview ?

– *Moins formel, plutôt tous les trois, autour d'une tasse de thé.*

– Entendu.

Si ce n'était pas pour une interview, cette rencontre ne présentait aucun intérêt. Kumagai aurait pu prétexter un emploi du temps chargé, mais il accepta sans poser trop de questions, soucieux de sauver la face de son interlocuteur. Ils fixèrent le rendez-vous au lendemain 15 h, dans le salon de thé d'un hôtel du centre de la capitale.

À l'époque, Kumagai figurait à la tête du Kumagai-gumi (le groupe qu'il a fondé au sein de la famille Himonya-ikka, laquelle appartient au clan Inagawa-kai) et travaillait au bureau exécutif du Himonya-ikka. Il était le pivot de l'organisation : celui qui se charge des négociations extérieures et qui prend la tête des opérations si un combat éclate. Par ailleurs, en tant que directeur de clan, il avait la charge du quartier Musashi-Koyama, dans l'arrondissement tokyoïte de Shinagawa (l'un des territoires du Himonya-ikka). Son statut lui avait gagné la confiance de Yûkô Inagawa, troisième parrain de l'Inagawa-kai, grâce à qui il avait gravi les échelons à toute vitesse : il fut promu cadre moyen supérieur en 1995 à trente-deux ans, et *jikisan*

de l'Inagawa-kai l'année précédant sa rencontre avec le journaliste français, à trente-neuf ans. Il détient le record du plus jeune membre à échanger la coupe de saké rituelle avec le parrain au sein de l'Inagawa-kai, et c'est surtout la naissance exceptionnelle de ce *jikisan* de moins de quarante ans qui avait laissé le milieu ébahi d'admiration. Sa silhouette mince, grande et vigoureuse (1,81 m pour 72 kg) sous son costume sombre, laissait présager la venue d'une nouvelle ère pour le milieu.

Si l'homme de sa connaissance avait voulu lui présenter Jérôme Pierrat, c'est peut-être parce qu'il avait en tête de faire connaître hors du Japon celui qui incarne le renouveau chez les yakuzas. Kumagai se rendait souvent à l'étranger et jouissait d'un large cercle d'amis : l'autre devait aussi être persuadé que Kumagai réserverait au Français un accueil irréprochable.

### Yakuza et mafia : quelles différences ?

Jérôme Pierrat était accompagné d'une jeune interprète. L'homme à l'origine de la rencontre inclus, les quatre personnes prirent place tandis que le secrétaire de Kumagai restait à disposition à quelque distance de là, assis bien droit à une autre table. Ce dernier portait, à l'instar de Kumagai, costume noir, chemise blanche et cravate unie, impeccablement nouée. Nonobstant l'état

d'extrême vigilance dans lequel il se tenait, on pouvait le prendre pour un homme d'affaires. Voilà de quel genre de personnes se composait le Kumagai-gumi.

Du fait, qui sait, que les deux hommes soient de la même génération, Jérôme Pierrat lui adressa la parole avec une attitude franche, son corps légèrement penché en avant :

– Monsieur Kumagai, connaissez-vous Mission Barabbas ?

– Oui, c'est un groupe de chrétiens prosélytes. Ils ont servi de modèle au film *Oyabun wa Iesu-sama* (*Jésus est mon parrain*), sorti l'année dernière. Mission Barabbas se compose d'ex-membres du milieu, ils font même parler d'eux à l'étranger à présent. Barabbas est un prisonnier juif du *Nouveau Testament*, c'est lui qui est gracié et libéré à la place de Jésus.

– Vous êtes bien renseigné. On parle d'eux jusqu'en France en ce moment, et du même coup, les gens s'intéressent aux yakuzas. En termes d'organisations criminelles, nous connaissons mieux la mafia, originaire d'Italie. La France elle, abrite la criminalité corse, née sur l'Île de Beauté. Je cherche à savoir en quoi la mafia diffère des yakuzas japonais. Si je suis ici, c'est pour enquêter à ce sujet, du point de vue culturel.

À l'idée qu'on puisse s'intéresser aux yakuzas sous l'angle culturel, Kumagai fut admiratif. Jusqu'alors, il avait accepté plusieurs interviews de magazines traitant des yakuzas et connaissait plusieurs rédacteurs

ou pigistes, mais personne n'abordait la question sous l'angle de la culture. Depuis les temps jadis où ils étaient chantés dans les *naniwabushi*<sup>1</sup>, les yakuzas sont dépeints comme des héros incarnant une certaine morale, mais au Japon, aucun magazine ou livre qui justifierait leur traitement sous cet angle ne se vendrait. Décidément, la France était telle qu'on la décrivait : profondément attachée à la culture. Intrigué, Kumagai expliqua :

– La particularité culturelle des yakuzas réside dans le *ninkyôdô*\*, ainsi que dans la relation pseudo-filiale entre l'*oyabun*\* et le *kobun*\*, du fait de leur échange de coupes de saké.

Il attendit que l'interprète finisse de traduire pour développer :

– Le *ninkyô*, c'est le fait de respecter le code d'honneur, l'esprit chevaleresque qui doit animer un homme. Un esprit de sacrifice, qui consiste à affronter tout ce qui est injuste, absurde ou qui s'écarte de ces principes, quitte à le payer de sa personne. Pensez à la détermination qui anime quelqu'un prêt à « tirer les marrons du feu » pour autrui. Dit comme ça, cela peut passer pour de la poudre aux yeux. Et de fait, ils sont nombreux ceux qui s'en revendiquent tout en trempant dans des business illégaux. Cependant, à la base, il y a le *ninkyôdô*, c'est en lui que nous trouvons notre

1. Récits chantés de l'époque d'Edo (1603-1868).

raison d'être. On en tire sans doute de l'orgueil. C'est ça qui, à mon sens, diffère par rapport aux organisations criminelles d'autres pays.

– L'orgueil, vous dites... J'ai vu dans des films quelques scènes d'échange solennel de coupes de saké entre *oyabun* et *kobun*, donc je comprends de quoi il s'agit. Toutefois, il existe un rite similaire au sein de la mafia.

– La « loi du sang », n'est-ce pas ?

– Oui. Un serment prêté par les nouvelles recrues pour intégrer l'organisation. Les deux parties se percent le pouce avec une aiguille puis mélangent leur sang.

– Ce rite servait à ordonner aux nouvelles recrues de protéger les secrets du clan, en toutes circonstances.

– Et quiconque trahissait le secret était tué.

– Pour ce qui est de l'échange de coupes de saké chez nous, le sens est légèrement différent. Le *sakazuki*\* est une cérémonie où le *kobun* jure obéissance inconditionnelle à son *oyabun*. Or, ce n'est pas parce qu'il a juré qu'il obéit, ou qu'il garde les secrets de l'organisation : c'est de sa propre volonté. On se consacre à cette cérémonie parce qu'on le veut vraiment. À ce sujet, il existe une conscience esthétique chez les yakuzas.

– Vous voulez dire que le *sakazuki* contient une dimension spirituelle, que ce n'est pas une simple règle.

– Tout à fait.

– Néanmoins, il paraît que dans le monde des

yakuzas, quand l'*oyabun* décide que quelque chose de blanc est noir, ce quelque chose devient noir.

– C'est vrai ; cependant, à mon sens, l'*oyabun* qui dirait que le corbeau est blanc serait dès lors indigne de son rang. Quoi qu'on en dise, un corbeau, c'est noir. Penser que du moment qu'on a échangé une coupe de saké avec ses cadets\* on peut leur dire ou faire ce qu'on veut, cela revient à s'asseoir sur ses devoirs d'*oyabun*. Et c'est indigne d'un parrain. On peut se considérer pour la première fois comme *oyabun* quand on a convaincu ses cadets par sa conduite, par sa façon de penser et par ses prises de paroles.

– Cette vision des choses est-elle courante dans le milieu yakuza ?

– Je l'ignore, mais c'est ma façon de penser. Est-ce que ce n'est pas pareil dans le reste de la société ? Les supérieurs sont respectés par leurs subalternes non pas à cause de leur position, mais du fait de leurs compétences et de leur personnalité.

Ces mots pouvaient paraître excessivement matures dans la bouche d'un chef de clan de quarante ans, mais ils révélaient l'assurance d'un homme en pleine ascension.

*Imposer la soumission absolue à ses cadets en se retranchant derrière le serment du sakazuki, ce serait faire comme Tokugawa Mitsukuni qui brandit le blason de la mauve face à ses ennemis pour faire taire toute opposition, allait ajouter Kumagai, mais ne sachant*

pas si le Français connaissait Mitokômon<sup>1</sup>, il préféra s'abstenir.

À mesure que la conversation se poursuivait, la vision que Jérôme avait des yakuzas sembla changer. Peut-être était-il également intrigué par ce jeune chef de la pègre.

– Monsieur Kumagai, je vais passer encore une dizaine de jours au Japon, je visiterai notamment des prisons pour mes recherches, mais si possible, j'aimerais vous revoir pour vous poser quelques questions.

Kumagai tâcha de décliner sans brusquer le journaliste :

– Je n'y vois pas d'inconvénient. (Un coup d'œil vers sa connaissance.) Mais je n'ai rien de capital à vous dire. Si vous souhaitez entendre parler du milieu, il y a bien d'autres personnes qualifiées. Je pourrais vous présenter des membres de l'Inagawa-kai, dont je fais partie, ou bien d'autres organisations. Des individus haut placés, même, si vous le souhaitez. Que diriez-vous d'écrire un article mettant en lumière les boss ?

Le journaliste, obstiné, revint à la charge :

– Non, je préfère vous parler comme aujourd'hui.

1. Anecdote et fort des téléfilms historiques : Mitsukuni Tokugawa (1628-1700), surnommé Mitokômon, achève d'imposer le respect à d'innombrables gouverneurs de province en brandissant l'insigne de sa famille, laquelle règne sur le pays.